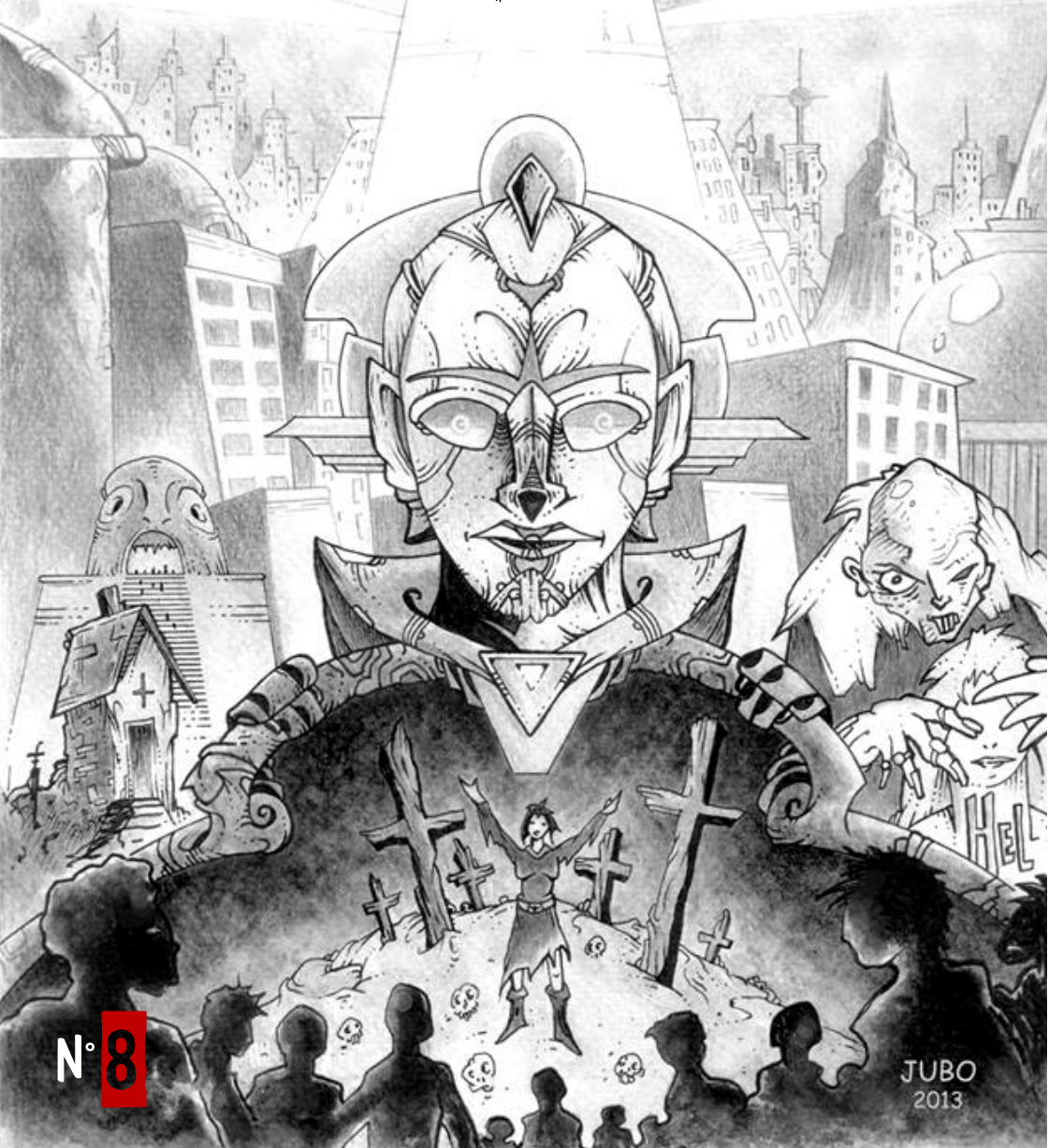


# Le kulturop **A**t

## VOYAGE À METROPOLIS



N° **8**

JUBO  
2013



**LISEZ LA TÊTE EN RÊVE !**  
**LE FANZINE DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE**  
**Sur [phenomenej.fr](http://phenomenej.fr)**

**KULTU  
ROPAT**

22, allée du Bosquet – 49290 Chalonnes-s/Loire  
[lekulturopat@yahoo.fr](mailto:lekulturopat@yahoo.fr) – <http://kulturopat.fr>

**Ont participé à ce numéro :** Jubo, Jean-Hugues Villacampa, Robert Lafonte, Elliot Press, Justin Hurlé, Fred Sochard et à la correction : Aédes Lagrippa.

Vous trouverez votre fanzine à la médiathèque Jean Carmet (Mûrs-Érigné) ; librairie Vent de Galerne et la médiathèque de Chalonnes-sur-Loire ; Phénomène J, Contact et Les Nuits Bleues (Angers).

## On marche sur la tête !

Depuis l'aube de l'humanité les forts règnent si les faibles se soumettent. Quoi de mieux que la peur pour maintenir la hiérarchie ? Le verbe, dirai-je. Le verbe... Il cache, dissimule, masque de véritables intentions. Ou, à l'inverse, il énonce, révèle, divulgue une réalité partagée.

Les médias d'aujourd'hui se qualifient eux-mêmes de « *contre-pouvoir* ». Pourtant, ils appartiennent à des groupes financiers ou industriels liés intimement au pouvoir politique. Dissimulation. Manipulation des masses. Aussi, ne faut-il pas nous tromper, *Entre le cerveau et les mains, le médiateur* n'est pas le cœur comme le rabâche par trop METROPOLIS, mais un ascenseur social. Et si ce dernier est en panne, ce sont les *mains* qui le réparent - non la *tête*.

Quant à la médiation... je n'y crois guère. Il en découle toujours le maintien de la hiérarchie, la même qui ne répare pas les ascenseurs. Quoi faire alors ?

Dénoncer, révéler, divulguer les intentions cachées, les manipulations. L'un de ces agitateurs s'en est allé : **Albert Jacquard**. Nous lui rendons hommage à notre façon. Hommage encore, aux agitateurs coriaces de **Plogoff**. Un très sérieux avertissement aux « *contre-pouvoirs* » qui soutiennent l'Ayraultport.

Autre combat, celui de **Denis Robert** : « *Les banques m'ont demandé de quoi ruiner ma famille et mes amis sur plusieurs générations* », lesquelles n'ont pas réussi à détruire ses livres car la Cour de cassation a reconnu la qualité de cette enquête et sa légitimité. LISEZ CE LIVRE !

Notre enquête a poussé **J.-H. V.** dans des retranchements insoupçonnés dans lesquels il a retrouvé non pas un mais deux robots de Rotwang...

Précèdent une illustration de sieur **Fred Sochard**, **Elliot Press** applique la mécanique des fluides à un entretien professionnel - c'est dire si on marche sur la tête...

Justin Hurlé



## SOMMAIRE

### Chroniques

*Quand un penseur s'en va...*

Elliot Press

*Plogoff, la culture de la résistance*

Justin Hurlé

*Tout Clearstream, où Don Robert se cogne  
aux machines à laver*

Robert Lafonte

### Spécial METROPOLIS

*Trop en avance sur son temps ?*

Justin Hurlé

*Un carrière singulière*

Robert Lafonte

*Et il est où le robot ?*

Jean-Hugues Villacampa

*Les Araignées, le vrai visage de Lang*

Robert Lafonte

### Texticules

*Mécanique des fluides*

Elliot Press

*Illustration de la 4ème de couverture*

Fred Sochard



# HOMMAGE

## Quand un penseur s'en va...

Monsieur Albert Jacquard nous a quitté.

Par un temps de septembre déjà marqué d'un automne précoce. Les médias comme les politiciens de tous bords (si tant est ils en ont un, de bord) trouveront-là l'occasion de faire un éloge glorieux, louant ses qualités intellectuelles, ses réflexions humanistes... En omettant leur crasse attitude, celle de ne pas l'avoir entendu.

De l'avoir vu sur les chaînes cathodiques à dire ne pas savoir comment devenir intelligent mais, idiot, stupide, autant dire con, ô oui ! il le savait : « *Pour devenir idiot, il suffit d'être passif* », sous-entendant-là, qu'il faille se remplir le bidon d'un Mac Do et la cervelle, d'une pub de Coca Cola, n'était pas dénué d'humour et, faut-il le signaler, de courage. Car, du courage, il lui en a fallu, au penseur, pour affronter la maladie. Nous l'avions rencontré lors de l'inauguration de l'université populaire Albert Jacquard - autant dire, sa dernière apparition publique - et, de le voir si j'ose dire branlant, m'a filé un bourdon noir.

Monsieur Albert Jacquard nous a quitté. Et tant mieux. Ainsi ne souffrira-t-il plus. Il m'a suffi de l'avoir vu, ce petit bout d'homme à l'image de l'abbé Pierre, de Théodore Monod, se battre pour faire entrer ses idées humanistes dans la tête des cons de capitalistes plus fachos qu'indulgents. Il rejoint ces penseurs du siècle dernier que trop de gens n'ont ni écouté ni lu.

Nous avons publié deux numéros pour essayer de résumer notre rencontre au cours de laquelle ma voisine de droite, la fille adoptive de Christelle Printemps<sup>1</sup> - d'avoir été prise autant sous son aile, elle sentait à plein nez un dessous de bras assez touffu - n'était venue se tortiller le fion sur le siège que parce que le conseil municipal et divers politiques de la ville noire avaient fait le déplacement. « *L'as-tu lu ?* » lui dis-je.

- *Non, j'connais pas du tout ses romans.* rétorqua-t-elle en cherchant de son regard mielleux tel ou tel politicard - la fille de Christelle Printemps vous dis-je...

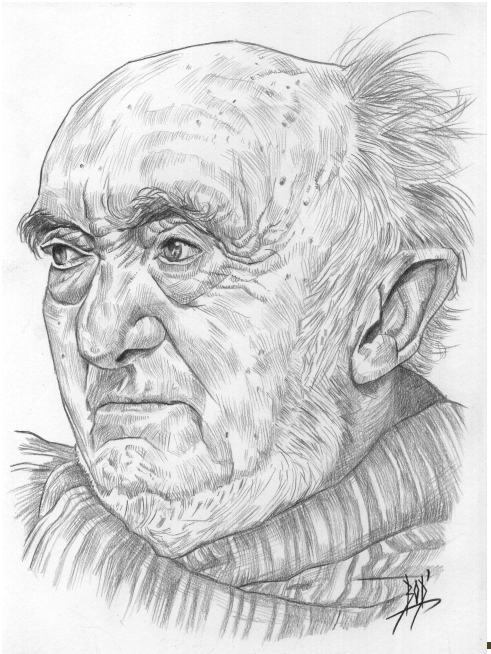
Soudain, Albert, alors qu'il causait de la construction de la personnalité, me fixa (par hasard) et dit : « *Nous ne sommes que les autres.* » reprenant ainsi les propos d'Henri Laborit. Et moi, d'avoir rétorqué un peu trop fort : *Et merde !* incommodant ladite voisine fort embarrassée d'avoir autant d'yeux broussailleux braqués sur nous. Un grand moment de solitude pour elle, n'en doutons pas. Pourtant, ne voulait-elle pas être vue par tous ?

Plus tard, il se leva - est-ce à moi qu'il adressa ce clin d'œil ? - et quitta la scène.

Définitivement.

Nous ne sommes que les autres car le langage est Le vecteur de transmission de la culture, nous a-t-il dit. Comme j'adhère à cette thèse ! D'où l'intérêt de choisir nos hôtes avec intelligence. Et c'est pas gagné. Parler ne sera pas suffisant. Il paraît qu'une guerre mondiale a eu lieu en 1978, c'est dire...

Elliot Press

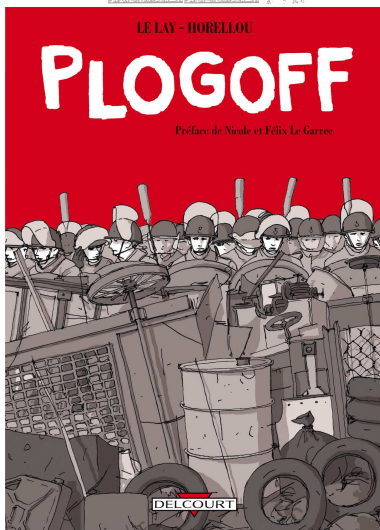


<sup>1</sup> Voir *La Tête à l'Être* n°4 et 6.

# PLOGOFF

## La culture de la résistance

Illustration de couverture : Alexis Horellou.



Dans le giron de la bd journalistique, cet album édité chez Delcourt relate la lutte des Bretons - encore eux ! - contre une décision de l'État français alors représenté par feu le Président de la République Mr Valéry Giscard d'Estaing. Ah ! On me glisse à l'oreille gauche que ce président n'est pas encore passé de vie à trépas... Paraît qu'il est membre *ad vitam aeternam* de notre très utile Académie française. Peut-être ne devrait-il pas prendre trop au pied de la lettre cette expression latine - sinon, ça va nous coûter combien, toutes ces retraites présidentielles ? Et ce d'autant plus qu'ils sont de moins en moins vieux, ces cons-là, à nous demander de travailler de plus en plus longtemps...

« *Il ne serait être question d'imposer aux Français un programme nucléaire auquel ils seraient profondément opposés après avoir été complètement informés.* » avait alors écrit Giscard, dans *Le Monde*, en janvier 1978. Voilà pourquoi des J7 Peugeot sillonneront la région sous la protection de CRS égales à eux-mêmes. « *Madame, ne restez pas là. Circulez.* », dès lors comment s'informer ?

Du quotidien des habitants, de leurs interrogations bien légitimes aux premières manifestations qui aboutiront à la révolte, le lecteur n'a d'autre choix que de s'embarquer dans l'histoire. Il s'en trouvera éclairé, non sans humour d'ailleurs, sur les moyens qu'avait déployé un VGE déjà dégarni pour mener à bien la construction de la centrale nucléaire, comme sur ceux employés par la résistance locale. Là se trouve la grande force de cette histoire d'ailleurs, Delphine Lelay aborde les facettes sociales d'une lutte contre une décision, un mensonge d'État il faut bien le dire, car les Français ne sont jamais informés complètement. Toutefois, un regret demeure. Rien n'est dit sur les arguments des anti-nucléaires - quoiqu'on le devine : déchets nucléaires radioactifs pour des centaines de siècles, augmentation de la température des rivières ou des fleuves qui longent une ou plusieurs centrales, une politique étrangère menée en fonction des intérêts d'EDF et, donc, au détriment des peuples de l'Afrique, l'énergie nucléaire est une énergie fossile car l'uranium puisé n'est évidemment pas intarissable, etc.

L'album dépeint ces événements entrepris de 1975 à 1981 par des gris monochromes qui renforcent le désir d'être fidèle à une réalité forcément tronquée. Comment faire ressortir des mois d'attente durant lesquels il ne se passe rien, des mois ponctués d'échauffourées plus ou moins violentes qui, irrémédiablement, s'achèveront sur une révolte et un bon nombre d'arrestations commentées de ces *flashes infos* dépourvus d'objectivité ? Un défi insensé mais réussi ! Et le message est clair : là où la plupart se soumette à l'autorité mue par le lobbying des industriels, d'autres résistent. Chapeau, la Bretagne ! Même leurs autoroutes sont gratuites. C'est dire si les grosses pontes ministérielles ont du souci à se faire au sujet de Notre-Dame-des-Landes...

Justin Hurlé

# Tout Clearstream

Où Don Robert se cogne aux machines à laver

Maquette : Daniel Collet (In Folio), révisée par Matthieu Recarte.



Un pavé.

Un pavé jeté dans la mare, l'étang, la mer, que dis-je ? L'océan des affaires bancaires.

Un contre-courant, en somme.

Une enquête, certes... Mais surtout un combat titanesque de plus de dix ans contre une énorme machine à laver qu'est la chambre luxembourgeoise de compensation financière *Cedel Clearstream*.

Et les banquiers, questions frics, sont plutôt fournis. Aussi, leur lobby est d'autant plus puissant que leurs pots-de-vin infects sont démesurés - donc efficaces.

Un combat inégal.

Les uns veulent garantir une traduction inviolable de leurs écritures comptables alors que Denis Robert souhaite faire connaître aux citoyens le fonctionnement d'une machine à laver.

Une guerre de l'information.

Que dire de plus si ce n'est d'insister sur la double utilisation possible de ce manuel.

La première, l'envoyer par voie postale à PPDA, Chabot, Pernaut, Lucet, Lagache, Gisberg, Ferrari, Delahousse, Kieffer, Elkabbach, Pujadas... afin qu'ils le lisent non pas en diagonale comme ils le font toujours, mais de la première à la dernière ligne. Peut-être se rendront-ils compte qu'ò combien le journalisme qu'ils pratiquent n'a plus rien à voir avec celui de Denis Robert. Voilà pourquoi ils ne le liront pas, ce livre, et qu'il vaut mieux le garder chez soi. Ce qui nous amène à la seconde manière de l'utiliser.

Désormais disponible chez vous, dans votre bibliothèque, l'ouvrage de Don Robert peut être prêté ou offert, histoire de démontrer que des sujets aussi compliqués que la criminalisation de la finance, restent très accessibles à tous citoyens.

...une fois la tête dedans, ce pavé  
s'avale tout seul tant il est  
écrivain, ce journaliste.

Ici, le lecteur saisira le fonctionnement d'une chambre de compensation financière et de son détournement aux profits des industriels, des États monarchiques, de la mafia aussi. Plutôt cohérent, donc, que des comptes ne soient pas publiés.

Ici, le citoyen pourra comprendre comment la *Cedel Clearstream* a lavé l'argent sale et sali l'argent propre... Oui, vous avez bien lu. Rendre sale l'argent du contribuable pour régler les demandes de rançons liées aux prises d'otages tout en niant officiellement de les avoir versées. Voilà pourquoi la belle machine à laver ne se verra jamais désarmée par une **Taxe Tobin**. Car Denis nous la propose, la solution... « *On a coutume de dire et de penser que l'argent, (...) celui des ordinateurs des banques, n'a pas de mémoire et file, à la vitesse de la lumière, d'un compte à l'autre, d'un paradis fiscal à l'autre. Sans laisser de traces de ses passages. C'est faux. Une grande partie de la mémoire de (...) ses mouvements incessants se trouve inscrite dans la comptabilité de ces chambres de*

compensation (...) qu'on appelle aussi des sociétés de clearing. » Le tout est d'y avoir accès...

## C'est quoi une chambre ?

Vous êtes riche, titulaire d'une quantité de titres plutôt bien placés et souhaitez les vendre. Un acheteur situé à New York se présente. Comment faire ?

Avant la création d'une chambre de compensation, il vous fallait passer l'ordre à votre banquier parisien, lequel envoyait les titres outre-Atlantique après avoir reçu les fonds. Il se passait au moins quinze jours avant que l'échange se fasse... Perdre des intérêts de quinze jours était inadmissible pour le vendeur, vu que les sommes portaient généralement sur des millions d'euros.

C'est dans ce contexte que le système de chambre de compensation a été créé. Et elles y ont de suite adhéré, les banques - du moins celles qui étaient susceptibles de vendre ou d'acheter des titres. Aussi, cette chambre internationale n'est rien d'autre que la banque des banques. Par convention, les banques échangent en temps quasi-réel désormais et, de fait, les mouvements de fonds sont enregistrés - sinon, comment facturer aux clients le pourcentage qui lui revient pour sa prestation de service ?

Après un harcèlement judiciaire (une soixantaine de procès ont été intentée contre lui par *Clearstream*, la banque russe *Ménatep* et l'État du *Luxembourg*), la Cour de Cassation a bel et bien reconnu son travail comme étant l'expression d'un contre-pouvoir vigoureux nécessaire à la santé d'une démocratie qui, aujourd'hui, agonise. Le travail considérable de Denis mérite le respect. Car, une fois la tête dedans, ce pavé s'avale tout seul tant il est écrivain, ce journaliste.

Robert Lafonte



Carlyle, Denis Robert, Acrylique et mixte sur toile - 162x130 cm., 2012.

# METROPOLIS

## Trop en avance sur son temps ?

Ne réalise pas un film « *éternel* » qui veut. Je dirais même qu'un film le devient sans intervention calculée d'un réalisateur très ambitieux. Ou du concours publicitaire des producteurs et diffuseurs affamés. Certes, il faut au premier fournir un travail de qualité avant la sortie de son œuvre. Mais après... Cheminant seul dans le labyrinthe des salles obscures, le film ne lui appartient plus - encore que l'appréciation des spectateurs ne suffise pas à le rendre mythique. D'autres critères sont nécessaires, telles une vision inspirée du monde, voire quasi prophétique, ou/et une genèse difficile, laborieuse, tant sur le plan humain que technique. Quant à la carrière du film, si jamais elle se marque d'incidents majeurs, cela le propulsera d'autant plus vite vers un destin hors du commun.

METROPOLIS a plus que ça. Genèse difficile, certes ! Paraît que Fritz Lang a perdu un œil durant le tournage... Quant à sa vision prophétique, elle s'est malheureusement vue confirmer par la suite. Faut dire que Fritz Lang était un précurseur adulé par les critiques françaises de la Nouvelle Vague des années 50, dont Jean-Luc Godard a même été jusqu'à le solliciter pour jouer son propre rôle dans *Le Mépris* (1963).

Réalisé en 1927, METROPOLIS s'est avéré être un véritable désastre commercial et, du point de vue des critiques, une calamité. H.G. Wells y voyait d'ailleurs un « ramassis d'à peu près tous les clichés, sottises et platitudes possibles », c'est dire...

Toutefois, ce film fera non seulement la célébrité de Fritz Lang (1890-1976), mais sera contre toute attente catalogué au **Registre international « Mémoire du monde » de l'UNESCO**.

Trois jours après l'ouverture au public du premier service de téléphonie par câble transatlantique entre Londres et New York, METROPOLIS devancera aussi la sortie du premier thriller d'Hitchcock, *The lodger*, et la première apparition de Joséphine Baker

dans *La Revue des revues* (de Joe Francis). Mais, pour autant, cela en fait-il un film en avance sur son temps ?



Affiche signée Heinz Schulz-Neudamm

Le scénario, signé *Thea von Arbou* (1888-1954), est tiré de son roman du même nom. Également réalisatrice et actrice du théâtre allemand, elle rencontre Fritz Lang en 1919, l'épouse en 1922 et écrira par la suite tous les scénarios de l'ami Fritz... jusqu'en 1933 - divorce oblige. Les penchants nazis de Thea s'accroissant, elle adhéra au NSDAP en 1940. Aussi, n'est-il pas étonnant de se sentir penaud, gêné, embarrassé, effrayé par moment, devant METROPOLIS, car elle



l'a nettement orienté, installé dans une vision fasciste du monde qui, selon Mussolini, loue « *l'irréremédiable, fructueuse et bienfaisante inégalité des hommes* ». Pas vraiment le monde de *Oui-Oui*. « *Mais où sont ceux qui ont bâti ta ville de leurs mains ?* » demande *Freder*, à son père.

- *À leur place*, lui répond-il froidement. Dans les profondeurs de la terre.

Une vision du monde où la hiérarchie se préserve, immuable, dans le seul intérêt de la classe dominante, dite supérieure. Le père de *Freder*, *Joh Fredersen*, le maître de METROPOLIS est un fasciste joué, du reste, admirablement par Gustav Fröhlich.

Et les ouvriers - visions effrayantes - de marcher aux pas vers la salle des machines. D'y mourir même, sans ébranler un instant la psychorigidité du maître lorsque son fils lui rapporte les faits. Aussi, comme tous bons fachos, reporte-t-il sa responsabilité sur son bras droit, Josaphat. D'abord par un regard si perçant qu'il semble régi par un cerveau reptilien. Puis, la parole, histoire de la sanctionner... d'un licenciement.

La thèse avancée dès le début du film, avant même le générique, illustre cette vision fasciste du monde : *Entre le cerveau et les mains, le médiateur doit être le cœur*.

Et ce cœur, le médiateur, ne peut être autre chose que le fils légitime du Maître de la cité. Une farce de management, histoire de transmettre l'Empire à son fils *Freder*, joué par Gustav Fröhlich, lequel, quoi qu'on en dise joue fort bien son rôle dans des habits de bouffon.

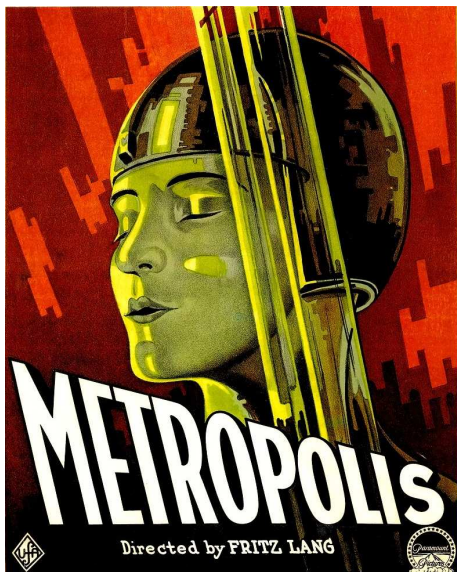
Un grand mal-être m'a envahi lorsque je l'ai vu pour la première fois. Et dès que je le regarde à nouveau, ce sentiment perdure.

Bien que les décors me rappellent ceux des films de Méliès - notamment les Jardins éternels de METROPOLIS - il y a ces ouvriers soumis à un destin souterrain, mortifère, invisible. L'avenir vu par les fachos. Un incroyable présent.

Justin Hurtle



L'illustrateur de cette affiche allemande nous est inconnu.



Affiche américaine revue par Paramount Pictures.

# METROPOLIS

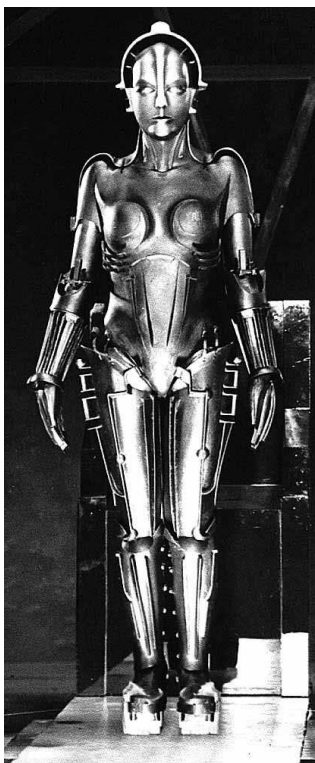
## UNE CARRIÈRE SINGULIÈRE

36 000 figurants, 2000 costumes, 620 km de négatif, 13 000 km de positif, décors en plein air... METROPOLIS est le film muet le plus cher jamais produit par UFA - *Universum Film AG*, l'une des plus importantes sociétés de production du cinéma allemand créée, à des fins de propagande militaire, en 1917. Un coût de 5 millions de reichsmarks pour une recette ridicule de 75 000 lors de sa sortie. Autant dire, une catastrophe. Le film est aussitôt retiré de l'affiche et jamais revu dans sa version intégrale.

Pourtant, avant la 1<sup>ère</sup> allemande qui a eu lieu, en janvier 1927, au *Ufa-Palast am Zoo*<sup>2</sup>, METROPOLIS se trouvait déjà aux États-Unis. Un piratage industriel réalisé par un 007 zélé ? Non. La conséquence d'un accord commercial signé entre la MGM, la UFA et Paramount, en décembre 1925. Contre 4 millions de dollars, la UFA avait accepté de consacrer 75% de sa programmation en salle à des films de la Paramount et de la MGM. De leurs côtés, les distributeurs américains s'étaient engagés à diffuser dix films de la UFA par saison. METROPOLIS avait donc bénéficié de cet accord.

Or, comme l'écrit plus haut Justin, Théa von Arbou ne s'est pas gênée - la chienne ! -

pour installer le scénario dans un univers fascisé jusqu'à l'os plutôt qu'une lutte des classes.<sup>3</sup> C'est pourquoi la Paramount l'a amputé de nombreuses scènes au détriment de sa propre cohérence. Difficile, aussi, de faire uniquement de la science-fiction à partir d'un film de propagande fasciste. Dès l'été 1927, une nouvelle version allemande est remontée sur le modèle de la Paramount. METROPOLIS se voit réduit de 30 minutes, les scènes coupées, détruites.



Autant dire que depuis la 1<sup>ère</sup> allemande, presque personne ne l'a revu dans sa version intégrale. Mais cette opération se comprend, remonter le film au détriment de sa cohérence pour le projeter à nouveau, révèle une démarche commerciale dont l'objectif était de couvrir au mieux le déficit de la UFA - déficit qu'elle comblera d'autant plus rapidement que Goebbels, nommé Ministre du Reich à l'Éducation du peuple et à la Propagande en 1933, en fera un organisme d'État.

Quant au film, il subira selon les pays, censures et divers amputations à un point tel qu'en 1984, Giorgio Moroder ne colorisera que 80 minutes de bobine (soit 1h20) sur les 3h30 initiales. De plus, ce dernier qui composera tout de même *Midnight express* et, tenez-

vous bien, de *Flashdance*, l'accompagnera d'une nouvelle bande-son à laquelle participeront *Queen*, *Pat Benatar*, *Bonnie Tyler*... C'est dire si le film METROPOLIS ne ressemblera à rien, quoique inscrit désormais dans la culture pop.

1927, un distributeur argentin assiste à la 1<sup>ère</sup> de METROPOLIS. Il en achète une version destinée à l'exportation et la ramène

<sup>2</sup> Cinéma de Berlin construit en 1919, détruit en 1943 par un bombardement allié. Il pouvait accueillir 1740 spectateurs dès 1919, 2165, en 1925.

<sup>3</sup> Car le fascisme n'est pas marxiste.

à Buenos Aires. Puis, elle se retrouve dans la collection privée de *Manuel Peña Rodriguez* (1906-1970) - un collectionneur, critique, producteur et créateur du Musée du Cinéma argentin auquel il avait légué sa collection. Les précieux rouleaux de 16 et 35 mm (au nombre de 65 000) iront enrichir les étagères du tout nouveau *Museo del Cine Pablo Ducros Hicken*. C'est sur l'une de ses étagères que la copie complète de METROPOLIS sera retrouvée, en mai 2008, sur les indications d'un cinéphile.

Rapatrié à Munich au cours de l'été 2009, le négatif de Buenos Aires est scanné image par image, sous la direction de Martin Koerber. Certes, la technologie numérique a permis d'épurer au mieux les plus altérées d'entre elles. Mais les détériorations ont-elles aussi été photographiées, les rendant également inaltérables. Cependant, qui y-a-t-il de mieux qu'un film muet incrusté de ses altérations teigneuses ? Ne faut-il pas les voir comme autant de cicatrices du passé, l'histoire du film ?



Une restauration complexe qui n'aurait jamais pu se faire sans les partitions originales de Gottfried Huppertz (1887-1937) sur lesquelles figurent tous les points de synchronisation entre l'image et l'œuvre du compositeur.

Lorsque je l'ai écoutée pour la 1<sup>ère</sup> fois, j'ai de suite été embarqué vers un je-ne-sais-quoi de tragique. Une musique de film pas seulement illustrative, quoiqu'un peu datée,

elle porte une dramaturgie qui fonctionne. D'ailleurs, deux disques de 78 tours ont été produits sous label VOX, suite à la 1<sup>ère</sup> allemande - vinyles incontournables pour tous bons collectionneurs... Pour les moins chanceux côté bourse, un cd produit par 2DF Arte a réédité cette œuvre d'Huppertz, jouée par RSB.

Février 2010, le point culminant de la 60<sup>ème</sup> Berlinade a été sans nul doute la projection simultanée de la nouvelle version dite *Director's cut* de METROPOLIS, sur Arte et à l'ancien Opéra d'où la B.O. était jouée en direct par l'orchestre symphonique de la Radio de Berlin.

Second et dernier film de Fritz Lang pour lequel Huppertz a composé la bande originale<sup>4</sup>, METROPOLIS est avant tout un film musical, car muet, poussant même les acteurs à théâtraliser leurs jeux comme si les émotions, les sentiments, les attitudes, ne pouvaient s'exprimer qu'en s'affranchissant des normes sociales. Jouer l'amour, la mort, le dégoût, la peur, oblige l'acteur à puiser si profondément en lui qu'il en ressort une allégorie colorée de mysticisme. Pas étonnant donc, cette prolifération de symboles qui font références aux grands textes bibliques (la tour de Babel, *Maria*, *Molock*, etc.). Pas étonnant encore, ces connotations politiques qui porteront Hitler au pouvoir (les noirs portant le robot Maria venu semer zizanie et luxure chez les élites ; l'antre de *Rotwang*, l'inventeur du monstre machine et du robot, qui arbore l'étoile de David, etc.) - nous sommes en 1927, les SA sont alors créées depuis six ans, les premiers camps de concentration verront le jour en 1933. Comment ne pas y déceler les ténèbres qui s'annoncent ?

Robert Lafonte

<sup>4</sup> Le premier étant *Die Nibelungen*.

# ENQUÊTE

## Et il est où le robot ?

Pour ceux qui n'aurait jamais vu Metropolis de Fritz Lang, il est nécessaire que je résume un peu la situation dans laquelle se trouvait le robot à la fin du film.

Vous ne pouvez que le connaître, Georges Lucas lui rend un hommage esthétique dans Star Wars avec son droïde protocolaire Cispéo et sa photo orne (ostensiblement) tout bon ouvrage de l'histoire du cinéma/SF/robot/mauvais sans scrupule.

Pour que tout le monde comprenne bien, il me faut résumer la partie du film dont le robot est le « héros ». Les nantis vivent dans les parties hautes des villes pendant que les masses grouillantes de travailleurs « sent la sueur » grouillent (du coup) dans les bas-fonds (Moebius et Jorodowski nous ont fait le coup dans l'Incal). Il semblerait qu'en bas, ça s'agite dans le mauvais sens. Ce n'est pas grave, les nantis ont mis au point un robot (aux formes plutôt féminines...) capable de prendre l'apparence d'une personne, afin de semer discordes et zizanie dans les rangs des révoltés en devenir (ce n'est plus un résumé, c'est un massacre mais bon...)

Le destin du robot n'est pas très clair (c'est le moins que l'on puisse dire) et nombreux sont les pronostiqueurs de tout poil qui y sont allés de leurs vaines conjectures sachant que comme à l'habitude, l'optimisme indémodable de l'être humain faisait que par enchantement, la mal-faisante bestiasse ne vivant que pour l'asservissement des humains peuplé, serait tombé dans un bac à recyclage et aujourd'hui composerait l'essentiel des boîtes de conserve de soupe à la tomate...

Que nenni.

Sa sous-routine de fonctionnement et ses pouvoirs existent toujours car on savait fabriquer solide à cette époque mon bon monsieur, et les 3 Ko de mémoire de la bête ne lui permettent pas de philosopher à l'envi sur les sens de la vie, de son rôle parmi les humains ou la possibilité de faire la fortune d'une émission de télé-réalité.

Non, le monstre mécanique a depuis cette époque, tournant dans sa tête dure, des

pensées du style « Pacifier les basses couches sociales par l'abrutissement et la trahison » et ceci depuis près d'un siècle.

On ne connaît pas très bien l'ensemble de ses tentatives, mais dans les milieux bien informés des *Illuminati* dont je fréquente à mon corps défendant quelques membres bavards, on parle de plusieurs interventions dans notre Histoire dont certaines que je mettrais habilement de côté afin de ne pas gagner de points Godwin.

Une conversation poussée avec un gourou d'Internet m'a ouvert les yeux sur une possibilité impensable au premier abord. Bien entendu les quelques preuves en ma possession sont inappropriées pour tirer une conjecture irréfutable, mais je vous laisse juge.

« On » sait de manière certaine que le robot a été dupliqué de manière exacte par un savant des années 60 au service de libidineux représentants du grand-capital-liberticide, frères de ceux dont il était question dans le film. La routine de ces robots ont été légèrement améliorées – on ne pouvait faire mieux puisqu'il fallait utiliser les matériaux identiques de l'époque du film (cadmium zibroïtal sélénique).

Leurs instructions : trouver le moyen d'abrutir et d'isoler le plus possible les individus de manière à éviter l'explosion des révoltes qui commençaient à poindre ça et là !

Sur ce, le savant a déguisé les deux robots de manière discrète avec les résultats que l'on sait...



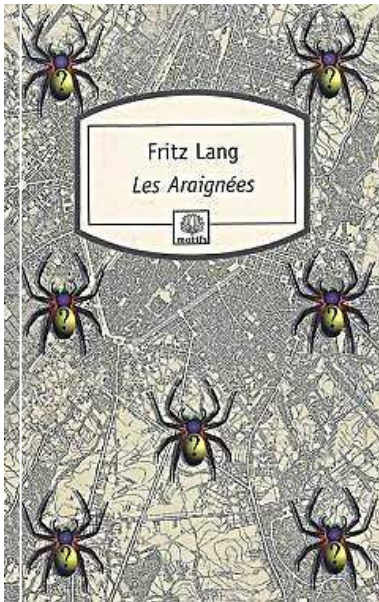
Jean-Hugues Villacampa

# Les Araignées

## Le vrai visage de Lang

Dans METROPOLIS, peut-on attribuer les scènes kitchs et le fascisme ambiant à Théa von Arbou seulement ? M'est avis que non. *Les Araignées*, de Fritz Lang, était le seul film conservé par l'auteur. Ce qui en fait tout son intérêt.

Illustration de couverture : Karen Petrossian, Olivier Mazaud, Bernard Perchey.



Erich Pommer, patron de la *Decla* - la *Deutsche Eclair*, une maison de production cinématographique - rencontre Fritz Lang dans un bar de la Kärntnertrasse (Vienne). Ce dernier lui expose son projet pour sortir « *des chemins battus de l'espace cinématographique théâtral* » en s'appuyant sur son roman d'aventure *Die Spinnen* (Les Araignées). L'ensemble comportera quatre tomes desquels seront tirés quatre épisodes qui feront voyager les spectateurs sur les cinq continents. Une véritable série à la manière de *Fantômas* de Louis Feuillade ou des *Arsène Lupin* de Maurice Leblanc.

Février 1919, le tournage du 1<sup>er</sup> opus, *Le lac d'or*, est annoncé par la *Decla* dans le même temps que la parution d'une revue : la *Decla*

*Film-Roman-Serie*. Dans chaque fascicule, le lecteur trouvera le récit complet d'un film de la *Decla*. Une pratique courante en France depuis 1922 - *Le Film complet*, notamment. On battra le tambour avec une publicité d'un nouveau genre dont l'objectif est de faire passer un inconnu (Fritz Lang) pour un habile réalisateur, tout en occultant les titres des prochaines publications ainsi que ceux des trois opus censés suivre *Le Lac d'or*, lequel fera un bide dès sa sortie en octobre 1919.

La production, bien décidée à mettre un terme aux *Araignées*, contraindra Lang à changer l'intrigue - dont la mort prématurée de *Lio Sha*, sorte de commandant en second de la secte chinoise. Sur quatre épisodes, ne sortiront que les deux premiers - *Le lac d'or* (1919) et *Le Cargo de diamants* (1920).

Quant aux fascicules annoncés par la *Decla*, ils ne paraîtront qu'après publications dans une autre revue de cinéma, sous forme de feuilletons. Voilà pourquoi *Les Araignées* n'est ni un roman ni un roman-feuilleton, mais un scénario adapté en roman pré-publié en feuilleton uniquement pour des raisons marketing.

Et cela se sent à la lecture.

Alors qu'il allait franchir la ligne d'arrivée, Kay Hoog, « *sportsman sérieux, conscient de ses devoirs* » stoppa son hors-bord une seconde, puis s'élança vers un objet flottant noir... Invité à s'expliquer face aux caméras sur les raisons de son geste, il avance une panne de moteur...

Plus tard, devant les officiels du yacht-club, il annoncera solennellement que c'est une bouteille à la mer qui l'a détourné, lui, le favori dont il suffisait « *d'avoir vu ce visage émacié aux arrêtes vives, d'avoir plongé une seule fois le regard dans ces yeux bleus comme l'acier, pour savoir qu'il pouvait atteindre les sommets de l'énergie et de la volonté humaine* ». Une satire me dis-je. Ou une parodie de la distinction humaine ?

Non. Assurément, Lanz se prend au sérieux. Dans la bouteille, se trouvait un manuscrit invitant son lecteur à lui porter secours avant que de fiers descendants d'Incas le sacrifie. Par ailleurs, le curieux prisonnier

ne manque pas d'évoquer « *d'immobables trésors datant de l'époque de Moctezuma sont entreposés dans les ruines du temple - une mine d'or qui s'étend sous le lac sacré semble contenir des richesses incommensurables* ». Pourquoi ? Pour motiver la recherche ? Ou ne serait-ce là qu'une farce ? Non. Kay Hoog en assure la véracité du message. Comment ? La bonne blague ! Le *sportsman* possède dans son cabinet de travail une bibliothèque ethnographique si riche qu'il lui a suffi de vérifier les détails du massage pour le croire. Aussi ne part-il pas sauver l'auteur de l'appel au secours, mais plutôt pour s'accaparer le trésor des Incas, avec, aux trousses, les Araignées, une société secrète à laquelle on attribuait les crimes sensationnels de ces derniers temps. Informée par Lio Sha - elle avait infiltré les officiels du yacht club (allez donc savoir pourquoi ?) - la secte mettra toute en œuvre pour s'emparer du trésor.

Ce roman en deux épisodes (*Le lac d'or* suivi du *Cargo de diamants*) ne s'attache pas à des considérations psychologiques, même rudimentaires, ne rendant par-là que peu consistant et cohérent les personnages. La police obéit au doigt et à l'œil à Kay Hoog, comme si ce dernier était inspecteur ; Naëla, sauvée par le *sportsman* alors qu'elle allait être sacrifiée sur l'autel du dieu Soleil, parle la même langue que son sauveur (pourtant prêtresse du Soleil et fille du cacique). Lang ne s'est pas embarrassé avec la langue - si ce n'est pour des baisés de cinéma entre le héros et la reine inca dès le premier jour de leur rencontre. Par contre, les clichés révélant un racisme manifeste s'y trouve : l'Inca est forcément inférieur et barbare, le Chinois, « *obséquieux* », porte des nattes et agit de manière « *criminelle* », un vrai « *péril jaune* » menace l'occident ; quant au « *négre* », il est bien plus qu'un simple valet du *sportsman* - « *Badhama, son serviteur malais* » aide son « *maître* » à « *retirer sa veste puis à enfiler la robe de chambre* » et « *dispar[ait] sans bruit, comme aspiré par le sol* ». Que Fritz Lang ait renoncé à sa prétention de devenir écrivain est une chance pour les lecteurs.

Robert Lafonte



« *Kay dégaina son révolver ; en quelques bonds, il fut en haut des marches, visa un court instant et appuya sur la détente - le puissant corps de l'animal fut secoué d'un frisson, puis s'immobilisa. D'un saut, Kay fut sur lui et, rassemblant toute ses forces, saisit le reptile et le catapulta par-dessus le parapet dans les eaux du lac. Puis il se tourna vers la jeune fille.* »

Les Araignées, Fritz Lang.

## Mécanique des fluides par Elliot Press

Vous ai-je déjà dit à quel point mon métier m'irrite affreusement ? Rappelez-vous cette petite bosse qui me grattait là, derrière, juste au-dessus de la nuque. Une bosse née dès mes débuts professionnels dans le service de Christelle Printemps. Oui, vous vous en souvenez, je vois. Une bosse me tapait tant sur le système qu'il n'était pas rare de me voir la claquer à coups de paume, ou la presser entre mes pouces musclés, pour en faire gicler le pus. Et bien, voyez par vous-même... Elle n'est plus. Disparue depuis le quatrième entretien avec mon boss. Un entretien dont l'issue ne faisait aucun doute. Les pores étroits feraient offices de tubes de Venturi et le pus en giclerait avec prodigalité. La mécanique des fluides appliquée au conciliabule professionnel.

« *Il y a un enjeu de communication !* dit alors le directeur général, au siège même de l'entreprise Mère, elle-même énième fille d'un Groupe dont l'identité nationale s'effiloche en fonction des kilomètres qui le s'éparent de son paradis fiscal, *Elle vous demande juste de la prévenir à l'avance.* »

- Je vous demande pardon ? répondis-je, un peu sonné par la rapidité de jugement de mon interlocuteur.

- Lorsque vous m'avez fait part de vos changements d'horaires que ce projet de second plan imposait, selon vous... dit grassement Christelle Printemps, dont le fond de teint s'effritait en menus grumeaux couleur chair, je n'étais pas au courant.

- Bien évidemment, puisque je vous prévenais à ce moment-là !

- Cela prouve que je n'étais pas au courant. reprit-elle.

- Ce n'est pas juste... commençai-je à peine.

- Pas juste ? me coupa le pédégé directeur général, Vous vous prenez pour Caliméro ?

- Écoutez, je... Il me fallait bien reprendre la main.

- Non ! Je n'en écouterai pas davantage ! Madame Printemps vous demande de la prévenir et vous ne le faites pas. Qui plus est, ce n'est pas la première fois.

- Non, effectivement, ce n'est pas la première que je la préviens d'un changement dans mes horaires, les projets l'exigent et...

- Et à chaque fois, je n'étais pas au courant. insista-t-elle, fermement campée sur une chaise vraiment trop petite pour elle.

- Évidemment ! Puisque je vous prévenais à ces moments-là.

- Bien ! Monsieur Press, fit soudain le pédégé, si vous n'êtes pas d'accord avec notre fonctionnement, vous pouvez en tirer toutes les conséquences qui s'imposent.

- Je croyais qu'il ne s'agissait pas d'un entretien disciplinaire.

- En effet. Toutefois, vous pouvez, si notre fonctionnement ne vous plaît pas, tirer les conséquences qui s'imposent...

Une fois dehors, j'allais me taper la bosse de coups de paume assurés quand, pour mieux aligner ma mire, je la tâtais d'abord d'une main énervée. Plus là ! Plus d'bosse ! Mais du pus partout. Mais la tête vide, enfin.



16 13 XII 05